BRUN ET BLOND,

Comédie en un Acte,

PAR

MM. SAINT-AMAND ET JULES DULONG,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ,
LE 11 SEPTEMBRE 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1829.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RAYMOND DE GRANDPRÉ, propriétaire.....	M. PARENT.
VERTEUIL, négociant.....	M. LEQUIEN.
ALFRED, son fils, (*blond.*).....	M. THIÉRY.
BARVILLE, propriétaire.....	M. JOSEPH.
ALFRED, son fils, (*brun.*).....	M. LÉOPOLD.
FIRMIN, valet de VERTEUIL, fils.....	M. LINGOT.
UN DOMESTIQUE.....	M. FIAUX.
LAURE DE GRANDPRÉ.....	Mme LEMÉNIL.

La Scène se passe au château de Grandpré, sur la route de Paris à Rouen, et à deux lieues environ de cette ville.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour, Paris, le 3 avril 1829.

PAR ORDRE,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Git-le-Cœur, n. 7.

Digitized by Google

BRUN ET BLOND,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une partie du parc du château de Grand-pré. — A gauche, un petit kiosque servant de cabinet d'étude ; on y remarque des livres, une harpe, etc. — Le fond du Théâtre est terminé par une grille, au-delà de laquelle est le grand chemin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAURE, RAYMOND.

(*Au lever du rideau, Laure est dans le kiosque ; elle y pince de la harpe ; son père est debout en dehors, et l'écoute.*)

RAYMOND.

Allons, ma chère Laure, un peu de courage... crains-tu donc de ne pas trouver dans ton père un juge indulgent? Je brûle d'entendre cette romance que tu trouves si jolie ; commence, je t'écoute.

LAURE, *chante.*

AIR *de Romagnési.*

Aux dieux de la mythologie
L'amour semble avoir survécu,
Et, malgré le temps et l'envie,
Son culte est partout répandu. (*bis.*)
Quand la raison inexorable
Renversa des autels trompeurs, (*bis.*)
Pour conserver un temple inviolable,
L'amour (*ter.*) le plaça dans nos cœurs.

Digitized by Google

RAYMOND, *à part.*

Parbleu! il faut convenir que dans ces maisons d'éducation de Paris, on apprend de singulières chansons aux jeunes filles! (*Haut.*) Voyons le second couplet.

LAURE, *continuant.*

Même air.

La grandeur, souvent importune,
Ne procure pas un beau jour;
On est heureux sans la fortune,
On ne peut l'être sans l'amour. (*bis.*)
Aimons donc, tout nous y convie,
Cédons à ce doux sentiment. (*bis.*)
Aimons au printemps de la vie,
Aimons (*ter.*) jusqu'au dernier moment.

RAYMOND.

Ah! c'est trop fort!... Je voudrais bien savoir si c'est votre institutrice qui orne votre mémoire d'aussi jolies choses?

LAURE, *sortant du kiosque.*

Non, mon père, c'est M. Alfred.

RAYMOND.

Encore ce M. Alfred!... Ne vous entendrai-je jamais parler que de lui?... Dernièrement chez madame Valcourt, notre voisine, vous dansez un pas que l'on trouve charmant, c'est M. Alfred qui vous l'a montré; hier, j'examine votre carton à dessin, je remarque quelques jolis paysages, c'est M. Alfred qui les a dessinés; aujourd'hui, vous chantez, et c'est encore du M. Alfred... Je voudrais bien savoir quel est cet homme universel qui semble s'être ainsi chargé de perfectionner toutes les branches de votre éducation?

LAURE.

C'est un jeune homme charmant, étudiant en droit, rempli de talens agréables....

RAYMOND.

Je m'en aperçois.

LAURE.

Et qui venait trois ou quatre fois par semaine à la pension.

Digitized by Google

RAYMONT

Qu'y faire, je vons prie?

LAURE.

Mon père, ce qu'y faisaient tous ces autres Messieurs.

RAYMOND.

Comment, tous ces autres?... Mettez donc vos filles en pension à Paris!

LAURE.

Madame Dubourg avait à Auteuil une fort jolie maison de campagne, et nous y allions plusieurs fois la semaine.

RAYMOND.

Pour votre instruction?

LAURE.

Sans doute : Nous y suivions un cours de botanique. Le soir on dansait, on faisait de la musique. M. Alfred était l'âme de nos petites fêtes, et je puis dire, sans vanité, que j'étais l'objet principal de ses attentions. Aussi, tenez, mon père, c'est une jolie chose que les vacances ; mais à cela près du regret de vous quitter, je vous avoue que je reverrai avec plaisir Paris, Auteuil et ma pension.

RAYMOND.

J'en suis fâché, ma chère enfant, mais il faut y renoncer. Ecoute, ma fille, tu es en âge de te marier, et depuis que j'ai quitté Rouen et les affaires, pour venir m'établir à mon château de Grandpré, l'unique objet de mes pensées a été de te marier convenablement; aussi je te destine pour époux un M. Alfred....

LAURE, *avec joie.*

Alfred!... ah! tant mieux!

RAYMOND.

Oui, cependant il y a tout lieu de croire que ce n'est pas celui que tu connais, quoiqu'il soit aussi étudiant en droit... Je veux parler d'Alfred Barville, le fils de mon plus ancien, de mon meilleur ami.

LAURE, *tristement.*

Ah! tant pis!

RAYMOND.

Je ne connais pas encore ton prétendu; mais il est riche, et le bien qu'on m'a dit de lui me fait supposer que tu n'auras jamais à te plaindre de mon choix. Tu le

Digitized by Google

verras bientôt; car son père, qui habite Rouen, m'a écrit qu'il l'avait appelé auprès de lui, en lui recommandant de s'arrêter à mon château qui se trouve sur sa route. Tu auras donc tout le loisir d'étudier son caractère, et nous verrons... (*Bruit de voiture versée et brisée, et cris au dehors.*) Mais quel est ce bruit?

LAURE, *allant voir au fond.*

Oh! mon dieu! c'est un cabriolet qui vient de verser devant la grille du parc... S'il y avait quelqu'un de blessé!... j'y cours!

(*Elle sort à droite.*)

SCENE II.

RAYMOND, *seul.*

Pauvre enfant!.... quel excellent cœur!.... Mais, quand j'y pense, ce jeune cœur si tendre a reçu à Paris une impression qui ressemble furieusement à de l'amour... Heureusement, à l'âge de Laure on revient facilement de cette maladie-là, et l'éloignement achevera sa guérison... Elle revient... Eh! bon dieu! elle paraît toute troublée!

SCÈNE III.

RAYMOND, LAURE.

LAURE, *accourant.*

Mon père! mon père! c'est lui!

RAYMOND.

Qui? lui?

LAURE.

Ce jeune homme rempli de talens, M. Alfred.

RAYMOND.

M. Alfred!

Digitized by Google

LAURE.

Lui-même!... et pour comble de malheur, je croisqu'en tombant il s'est blessé, blessé grièvement... Je viens de donner l'ordre qu'on l'amène ici.

(*Elle regarde en dehors.*)

RAYMOND, *à part.*

Qu'est-ce à dire?... M. Alfred!... et son cabriolet vient verser précisément à la grille de mon parc... Ah! vieux moyen de comédie!... il ne réussira pas avec moi.

LAURE.

Le voici. Tenez, mon père, comme il marche difficilement... il faut deux hommes pour le soutenir.

RAYMOND, *ironiquement.*

Le pauvre garçon!... Rassure-toi, ma fille, je me charge de le soigner. (*A part.*) Et j'espère bien qu'il ne sera pas tenté de prolonger ici sa convalescence. (*Haut.*) Laure!

LAURE.

Mon père?

RAYMOND.

Fais-moi le plaisir d'entrer là.

(*Il montre le kiosque.*)

LAURE.

Quoi! vous voulez?...

RAYMOND.

Je veux, Mademoiselle, que vous étudiez votre harpe, et surtout que vous ne portiez pas les yeux ailleurs que sur votre cahier de musique. Vous m'entendez?

LAURE.

Mon dieu, quelle sévérité!

RAYMOND, *la poussant.*

Allons, allons, entrez.

(*Il la fait entrer dans le kiosque, d'où elle regarde Alfred toutes les fois que son père ne la voit pas.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LAURE, RAYMOND, VERTEUIL FILS, FIRMIN, UN DOMESTIQUE.

(*Verteuil, fils, entre soutenu par Firmin et le domestique. — On le fait asseoir sur une chaise de jardin, qui est à droite.*)

FIRMIN.

Mon pauvre maître!... (*A Raymond.*) vous permettez, Monsieur?...

RAYMOND.

Très-volontiers.

FIRMIN, *bas à son maître.*

Ça prend une assez bonne tournure.

VERTEUIL, FILS, *bas.*

Je ne vois pas Laure.

FIRMIN, *bas.*

Là, dans ce kiosque, Monsieur.

(*Verteuil, fils, profite de tous les instans où Raymond n'y fait pas attention, pour regarder Laure.*)

RAYMOND, *à part.*

Le galant n'est pas mal, c'est un blond de bonne mine. (*Haut, à Firmin.*) Craignez-vous que cette chute ait des suites dangereuses?

FIRMIN.

Un pied foulé... un bras démis... quelques côtes enfoncées peut-être. (*En nommant chaque partie du corps de Verteuil, fils, Firmin les touche, et son maître pousse un cri douloureux.*) Il faut espérer pourtant que ça ne sera rien.

RAYMOND.

Nous allons voir cela; je suis un peu médecin.

FIRMIN, *à part.*

Médecin!... que le diable l'emporte!

Digitized by Google

RAYMOND, *s'étant approché.*

Allons, le pouls est bon... il n'y a ni fracture ni foulure... (*Même jeu de Verteuil, fils, chaque fois qu'on le touche.*) et l'émotion seule... (*Au domestique.*) Germain, voyez si la voiture de ces Messieurs a besoin de réparations, hâtez-vous; car ils ne tarderont pas à pouvoir continuer leur route.

VERTEUIL, FILS, *à Firmin.*

Eh ! mais, dis donc, ça ne fait pas mon compte.

FIRMIN, *bas.*

Laissez-moi faire. (*Haut, à Raymond.*) Quoi qu'en dise Monsieur, je doute que l'état de mon maître lui permette de sitôt... Monsieur n'aura pas l'inhumanité de lui refuser le temps nécessaire...

RAYMOND, *avec intention.*

Je connais les devoirs de l'hospitalité, et malheur à ceux qui les violent!

FIRMIN, *à part.*

Oh! oh! le bonhomme se douterait-il?...

VERTEUIL, FILS, *bas.*

Je crois qu'il est temps de revenir à moi. (*Haut.*) Que d'obligations ne vous ai-je pas?...

RAYMOND.

Ne parlons pas de cela. Vous vous trouvez donc mieux?

VERTEUIL, FILS.

Un peu... très-peu... je me sens faible... bien faible... mais quelques jours de repos...

RAYMOND.

Avant que je consente à ce que vous les passiez ici, il est convenable que nous fassions connaissance, et je vais vous donner l'exemple. Je me nomme de Grandpre, ou plutôt Raymond, ancien négociant à Rouen.

VERTEUIL, FILS, *se levant.*

Raymond!...

RAYMOND.

Pourquoi cette surprise?... Grandpré est le nom de ma femme, c'est celui de cette terre... Des raisons particulières m'ont engagé à le prendre, et je ne vois pas...

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS, *bas à Firmin.*

L'ancien associé de mon père!... Tout est perdu si je me nomme!

FIRMIN, *à part.*

Aye! aye! aye!

RAYMOND.

Maintenant, Monsieur, que vous savez qui je suis, pourrai-je apprendre à qui j'ai l'honneur de parler?

VERTEUIL, FILS, *avec embarras.*

Assurément, Monsieur... je me nomme... Alfred.

RAYMOND.

Alfred, bon; mais votre nom de famille?

FIRMIN, *bas à son maître.*

Evanouissez-vous. (*Verteuil pousse un cri et s'évanouit.*) Ah! mon dieu! le voilà qui retombe en syncope; de grâce, Monsieur, du vinaigre! des sels!... Nous reprendrons l'interrogatoire dans un autre moment.

RAYMOND.

Messieurs, Messieurs, je ne suis point dupe de tout ceci, et si vous ne me dites à l'instant...

FIRMIN, *à part.*

Ma foi, au petit bonheur! le premier nom venu! (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, puisque vous l'exigez si impérieusement, puisque les secours de votre humanité dépendent de cette bagatelle, sachez donc que mon maître se nomme Alfred Barville... Êtes-vous content?

LAURE, *à part.*

Barville! quel bonheur!

RAYMOND, *hors de lui.*

Alfred Barville! l'ai-je bien entendu?

FIRMIN, *à part.*

Qu'est-ce qui lui prend donc?

RAYMOND, *avec volubilité.*

Vous, vous, Alfred Barville!... mon ami, mon cher ami, je ne me sens pas d'aise. Germain, montez de suite à cheval, et amenez-moi le premier médecin, chirurgien, ou pharmacien que vous trouverez sous votre main!

FIRMIN, *à part.*

Que la peste m'étouffe si j'y comprends rien!

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS.

En vérité, Monsieur, je suis confus...

RAYMOND.

Que le ciel soit loué, le voilà enfin!... et moi qui n'ai pas deviné... Alfred, étudiant en droit... Sa surprise en entendant prononcer mon nom... c'est tout simple. Mais où donc avais-je la tête? et toi, ma fille, ne pourrai-je t'arracher de ce cabinet? ne connais-tu pas mes intentions? ne sais-tu pas que c'est à lui que je te destine?

LAURE, *sortant du kiosque.*

Mon père!

VERTEUIL, FILS.

Monsieur...

RAYMOND.

Appelez-moi votre ami, votre beau-père... je sais tout : vous l'avez connue à Paris... vous l'aimez, elle vous aime... Eh bien! je ne tarderai pas à faire votre bonheur. Mais je vais voir moi-même si l'on exécute mes ordres. Laure, Alfred, prenez patience, je vous rejoins dans l'instant.

(*Il sort en courant. — Laure est interdite. — Alfred et Firmin sont immobiles d'étonnement.*

SCÈNE V.

LAURE, VERTEUIL, FILS, FIRMIN.

FIRMIN.

Eh bien! Monsieur, que dites-vous de l'effet magique que mon expédient vient d'opérer?

VERTEUIL, FILS.

Je ne sais que penser...

LAURE.

C'est donc à moi de vous expliquer ce mystère. Apprenez, M. Alfred, que, sans que nous le sachions, votre père et le mien nous avaient destinés l'un à l'autre.

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS.

Ah! Mademoiselle, s'il est vrai que votre cœur ait compris le mien, vous concevrez ma douleur lorsque vous saurez que je ne suis point Alfred Barville.

LAURE.

Grand dieu! et qui donc êtes-vous?

VERTEUIL, FILS.

Alfred Verteuil, le fils de l'ancien associé de M. votre père, de celui qui, depuis si long-temps, plaide avec M. Raymond, et qui, pour mon malheur, vient d'obtenir contre lui, en première instance, une condamnation de 100,000 francs.

LAURE

Ah! Monsieur, c'est bien mal à vous d'avoir osé...

VERTEUIL, FILS.

Daignez du moins entendre ma justification. Je vous ai aimée sous le nom de Laure de Grandpré. Votre départ de Paris m'avait réduit au désespoir. Je résolus de me rapprocher de vous, de m'introduire ici, de mériter l'amitié de votre père, et d'obtenir votre main; mais comment y parvenir? Un moyen, qui n'était pas neuf, mais qui par cela même devait paraître naturel, se présente à mon imagination : je quitte la capitale sous le prétexte d'aller passer les vacances à Rouen, auprès de mon père, et je viens verser juste à la grille de votre parc.

FIRMIN.

Et Dieu sait avec quelle aisance nous avons exécuté cette savante manœuvre!... c'était à s'y méprendre. Il ne manque à la vraisemblance que de nous être cassé bras et jambes.

VERTEUIL, FILS.

La première partie de mon plan a réussi au gré de mes désirs; mais, jugez de ma surprise, lorsque j'apprends que M. de Grandpré et M. Raymond ne font qu'une seule et même personne. Me faire connaître, c'était m'exposer à être séparé de vous pour jamais, et je ne sais comment je serais sorti d'embarras si ce drôle...

FIRMIN.

Bien obligé!

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS.

Ne se fût avisé de me nommer Alfred Barville.

FIRMIN.

Vous conviendrez, au moins, que ce drôle n'a pas été trop mal inspiré; d'ailleurs, M. Alfred Barville n'est-il pas votre ami, votre camarade? Il était naturel que ce nom me vînt à l'idée plutôt qu'un autre.

VERTEUIL, FILS.

Cependant, Mademoiselle, si vous me permettez de garder, quelques heures seulement, le nom du trop heureux Barville, tout n'est pas désespéré... Vous vous taisez?... Ah! votre silence me permet de tenter un dernier effort. Firmin!

FIRMIN.

Monsieur...

VERTEUIL, FILS.

Tâche de sortir sans être aperçu... Attelle sur-le-champ le cheval qui est encore au cabriolet; cours au grand galop à Rouen. Avant une heure tu peux être auprès de mon père. Tu lui diras que, grièvement blessé, j'ai été transporté ici. En un mot, fais comme tu voudras; mais arrange-toi de manière à l'amener sur-le-champ.

FIRMIN.

C'est clair... je pars. O amour! prête tes ailes à mon coursier!

(*Il sort à droite.*)

SCENE VI.

LAURE, VERTEUIL, FILS.

LAURE.

Mais enfin, Monsieur, quels sont vos projets, vos espérances?

VERTEUIL, FILS.

L'intérêt seul divise nos parens. Aussitôt l'arrivée de mon père, je me précipite à ses pieds, je le décide

Digitized by Google

à faire à monsieur Raymond toutes les concessions nécessaires à une réconciliation complète. Notre union en est le gage, et bientôt, au sein d'une félicité sans mélange, je consacre toute ma vie à tenir le serment que je fais à cette heure de vous aimer éternellement !

(*Il tombe aux pieds de Laure et lui baise la main. — En ce moment Alfred Barville paraît au fond.*)

SCÈNE VII.

LAURE, BARVILLE, FILS, VERTEUIL, FILS.

BARVILLE, FILS.

Oh! oh!

LAURE.

Ciel!... relevez-vous donc, Monsieur !

BARVILLE, FILS.

Non, non, Mademoiselle, ne le dérangez pas, je vous en prie.

VERTEUIL, FILS, *se relevant.*

Que vois-je ? Alfred Barville !

LAURE, *à part.*

L'époux que mon père me destine!

BARVILLE, FILS.

C'est Verteuil! ce cher ami!

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Me voilà bien avec mon nom d'emprunt !

BARVILLE, FILS.

Ah! Mademoiselle, que d'excuses!... je conçois toute ma maladresse... arriver là, comme un véritable trouble-fête!... Que voulez-vous? Je descends au château, j'apprends que Monsieur votre père fait un tour de parc... je vais à sa rencontre, et le hasard...

VERTEUIL, FILS.

De grâce, mon ami...

BARVILLE, FILS.

Non, d'honneur, je suis au désespoir, et si j'avais sû...

Digitized by Google

avec cela que l'on connaît sans doute ici le motif qui m'amène...

VERTEUIL, FILS.

En effet, mon ami, nous savons que tu viens pour épouser...

BARVILLE, FILS.

Oui, c'est l'intention de mon père et de celui de Mademoiselle; quant à toi, je ne te demanderai pas ce que tu viens y faire... la position non équivoque dans laquelle je t'ai surpris là...

LAURE, *embarrassée.*

Monsieur...

BARVILLE, FILS.

Oh! rassurez-vous, Mademoiselle; heureusement, j'étais seul... le monde est si méchant!

VERTEUIL, FILS.

Mon ami, ne suppose pas...

BARVILLE, FILS.

Des suppositions? allons-donc! je te trouve aux pieds d'une charmante personne qu'on me destine, et j'irais supposer?... Point du tout. Tu aimes Mademoiselle, Mademoiselle t'aime, sans doute... voilà, je te jure, où se bornent mes suppositions.

VERTEUIL, FILS.

Eh bien! écoute, Alfred : je ne chercherai point à te tromper; oui, depuis le moment où, pour la première fois, je vis l'aimable Laure, l'amour le plus violent s'est emparé de mon cœur; si je ne m'abuse pas, elle a daigné répondre à mes vœux, et je serais le plus heureux des hommes...

BARVILLE, FILS.

J'entends; si je ne tombais des nues aussi maladroitement pour venir désunir deux cœurs faits pour s'adorer. N'est-ce pas ce qu'il veut dire, Mademoiselle?

LAURE, *naïvement.*

Je crois que oui, Monsieur.

BARVILLE, FILS, *à lui-même.*

Au moins, elle y met de la franchise. Au fait, cela m'intéresse plus qu'un autre. (*Haut.*) Mais, calmez vos inquié-

Digitized by Google

tudes; cette circonstance va m'aider à sortir du plus cruel embarras.

VERTEUIL, FILS.

Je ne te comprends pas.

BARVILLE, FILS.

Je le crois bien. Apprends donc que je ne venais ici qu'en tremblant; mais, l'heureuse découverte que je viens de faire... votre amour... notre amitié... cette lettre de créance que mon père m'a envoyée pour monsieur Raymond, et dans laquelle il vante mes heureuses qualités... Car il paraît, mon ami, que j'ai de très-brillantes qualités... Je cours près du père de Mademoiselle, je lui explique ma position, la vôtre, et dans un moment nous sommes tous au comble de nos vœux.

VELTEUIL, FILS.

Arrête, mon ami. Hélas! tu ne connais pas encore tout notre embarras!

BARVILLE, FILS.

Qu'y a-t-il de nouveau?... parle!

VERTEUIL, FILS.

Tu ne devinerais jamais sous quel nom je me suis introduit ici?

BARVILLE, FILS.

Mais, sous le tien apparemment?

VERTEUIL, FILS.

Eh bien! pas du tout, c'est sous celui d'Alfred Barville.

BARVILLE, FILS.

Mon nom?... Ah! ça, il paraît que tu tenais à me représenter de toutes les manières... Mais si tu es ici Alfred Barville, qu'y serai-je donc, moi?

VERTEUIL, FILS.

Ma foi, je n'en sais rien.

BARVILLE, FILS.

Ni moi.

LAURE.

Ni moi.

VERTEUIL, FILS.

On vient.

LAURE.

C'est mon père!

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS.

Eh! vite, mon ami, donne-moi cette lettre, et garde-toi surtout de te faire connaître.

BARVILLE, FILS.

A la bonne heure; mais s'il veut absolument savoir qui je suis?

VERTEUIL, FILS.

Les circonstances nous inspireront... Entre là, et quand il en sera temps...

(*Il le pousse dans le kiosque.*)

BARVILLE, FILS.

Singulière position, par exemple!

LAURE.

Je suis toute tremblante.

SCENE VIII.

BARVILLE, FILS, *dans le kiosque*, VERTEUIL, FILS, RAYMOND, LAURE.

RAYMOND.

Allons, mon cher, tout est prêt, et votre lit est bassiné, suivez-moi... Du repos, et surtout une diète rigoureuse! sous quelques jours, il n'y paraîtra plus.

VERTEUIL, FILS.

Je suis sensible, Monsieur, aux soins que vous venez de prendre.... mais je me sens mieux... beaucoup mieux.

RAYMOND.

N'importe, j'exige que vous vous soigniez, ne fut-ce que par mesure de précaution... Venez, venez!

BARVILLE, FILS, *à part.*

Drôle de corps!... Vous verrez qu'il va l'envoyer coucher malgré lui.

VERTEUIL, FILS.

Encore une fois, Monsieur, je puis vous certifier que je n'éprouve plus aucune douleur... Ma chute a été si légère

Digitized by Google

que je pourrais, sans blesser la vérité, l'appeler une chute pour rire.

RAYMOND.

En ce cas, parlons donc un peu des projets que mon vieil ami Barville et moi nous avons formés pour le bonheur de nos enfans... j'espère qu'ils ne tarderont pas à se réaliser.

BARVILLE, FILS, *à part.*

Oui, compte là-dessus.

VERTEUIL, FILS.

Mais, à propos de mon père... à mon arrivée dans ce château... mon accident... l'émotion... le bonheur... j'avais oublié cette lettre qu'il m'a chargé...

RAYMOND.

Donnez. (*Il la prend et l'ouvre.*) C'est bien son écriture, je la reconnais... Voyons.

VERTEUIL, FILS.

Lisez haut, en toute assurance, Monsieur : je suis certain que les éloges que me donne mon père flatteront Mademoiselle.

RAYMOND.

Soit.

BARVILLE, FILS, *à part.*

Voilà ce qui s'appelle savoir tirer parti de la circonstance.

RAYMOND, *lisant.*

« Mon ami,

» Mon fils te remettra cette lettre. L'acquit de ma conscience m'engage à te prévenir que c'est une tête folle, un étourdi qui n'a jamais eu de goût que pour les plaisirs et la dissipation. »

VERTEUIL, FILS.

Plaît-il, Monsieur?

RAYMOND.

Voilà de singuliers éloges, par exemple!

LAURE, *à part.*

Heureusement qu'il ne s'agit pas de lui!

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Que le diable l'emporte!... lui qui va me dire que son père...

BARVILLE, FILS, *à part.*

Ce n'est pas tout profit que de prendre le nom des autres.

VERTEUIL, FILS.

Comment, Monsieur, vrai, il y a cela?

RAYMOND.

Sans doute, Monsieur, qu'il y a cela... Vois plutôt, ma fille.

LAURE.

Je m'en rapporte à vous, mon père.

VERTEUIL, FILS.

Alors il faut que ce soit une plaisanterie... une plaisanterie un peu déplacée, je dois en convenir. Aussi je crois inutile d'achever...

RAYMOND.

Pardonnez-moi, Monsieur, pardonnez-moi. (*Il continue.*) » Qui n'a jamais eu de goût que pour les plaisirs et la dissipation...

VERTEUIL, FILS.

Passons, s'il vous plaît, nous avons déjà lu cela.

RAYMOND, *continuant.*

» J'aime à croire cependant qu'il fera le bonheur de ta » fille...

VERTEUIL, FILS.

Ah! vous l'entendez, Monsieur, le bonheur de votre fille... Oui, c'est mon vœu le plus cher!

RAYMOND.

Fort bien! mais continuons. (*Il lit.*) » Tu ne saurais » douter de l'impatience où je suis de te revoir; aussi mon » fils ne me précèdera-t-il que de quelques heures; » car, si je calcule bien, Alfred arrivera chez toi jeudi » matin, et j'y serai également dans la matinée. »

VERTEUIL, FILS.

Hein?

RAYMOND, *lisant.*

« Attends-moi, etc., etc. »

VERTEUIL, FILS.

Comment, Monsieur, mon père?...

Digitized by Google

RAYMOND.

D'un instant à l'autre, il ne peut manquer d'arriver.

LAURE, *à part.*

Quel nouvel embarras!

VERTEUL, FILS, *à part.*

Allons, bon! de mieux en mieux!...

RAYMOND.

On dirait que cela vous surprend?... Il ne vous avait donc pas prévenu?

VERTEUIL, FILS.

Non, non, mon père ne m'a pas prévenu....

BARVILLE, FILS, *à part.*

Et il avait de bonnes raisons pour cela.

RAYMOND.

N'importe, je vais donner des ordres... (*En se retournant, il aperçoit Barville fils qui le salue de la fenêtre du kiosque.*) Mais que vois-je?.... Quel est ce Monsieur ?

LAURE, *à part.*

Nous y voilà.

VERTEUIL, FILS, *avec embarras.*

Ce Monsieur... c'est... c'est un de mes amis... grand amateur de musique.

RAYMOND.

Et moi qui depuis une heure... (*A Barville qui vient en scène.*) Que d'excuses j'ai à vous faire!...

BARVILLE, FILS.

Vous ne m'en devez pas, Monsieur; c'est plutôt moi qui, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, ai pris la liberté...

RAYMOND.

Vous êtes l'ami de mon futur gendre, ce titre vous assure la meilleure réception... Votre nom, s'il vous plaît?

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Quelle rage le tient de savoir le nom de tout le monde!

BARVILLE, FILS.

Mon nom?

VERTEUIL, FIS.

Sans doute. C'est ton nom que Monsieur te demande.

Digitized by Google

BARVILLE, FILS.

J'entends bien.

LAURE, *à part.*

Que va-t-il répondre?

VERTEUIL, FILS, *bas à Barville, fils.*

Allons donc... au hasard!

BARVILLE, FILS, *à part.*

Ma foi, puisqu'il s'est emparé de mon nom, je puis bien, pour l'instant, lui voler le sien.

RAYMOND.

Eh bien?

BARVILLE, FILS.

Eh bien! Monsieur... je me nomme Alfred Verteuil.

LAURE *et* VERTEUIL, FILS.

Maladroit!

RAYMOND.

Qu'entends-je? Alfred Verteuil, fils de Verteuil, de Rouen?

BARVILLE, FILS.

Précisément.

RAYMOND.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez bien hardi d'oser vous présenter dans une maison...

BARVILLE, FILS, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?

RAYMOND.

Vous, le fils de l'homme que je déteste le plus au monde!... Sortez à l'instant de chez moi, Monsieur.

BARVILLE, FILS, *à part.*

J'ai joliment réussi en prenant son nom. (*Haut.*) Mais, Monsieur...

LAURE.

Mon père!...

RAYMOND.

Je n'écoute rien.

VERTEUIL, FILS.

Calmez-vous, de grâce!

RAYMOND.

Non, non, je ne me calmerai que lorsque Monsieur sera hors d'ici.

Digitized by Google

BARVILLE, FILS, *à part.*

C'est qu'il y tient. (*Bas à Verteuil fils.*) Ecoute donc, mon ami, rends-moi mon nom ou tire-moi de là.

VERTEUIL, FILS, *bas.*

Tais-toi ! (*Haut à Raymond.*) Je me flatte, Monsieur, que vous pardonnerez à mon ami de s'être présenté ici, quand vous saurez qu'il vient de la part de son père pour entrer en arrangement avec vous.

BARVILLE, FILS.

Rien n'est plus vrai... c'est uniquement pour entrer en arrangement... (*A part.*) Diable m'emporte si je sais de quoi il s'agit ! c'est égal.

RAYMOND.

Enfin, Monsieur, quelles sont donc les intentions de votre père ?

BARVILLE, FILS.

Ses intentions ?... je comprends à merveille... oui, ce sont ses intentions que vous désirez connaître ?... (*Bas à Verteuil fils.*) Dis-moi vite quelles sont les intentions de mon père ?

VERTEUIL, FILS.

D'abord, Monsieur, son plus cher désir est de renouer les liens de cette amitié qui vous unissait avant votre procès.

RAYMOND.

Jamais, Monsieur, jamais ! tant qu'il sera question des 100,000 francs qu'il réclame.

BARVILLE, FILS.

Qu'à cela ne tienne, Monsieur ; l'amitié d'un homme tel que vous ne saurait être payée par de trop grands sacrifices... Mon père est tout disposé à donner son désistement.

LAURE, *à part.*

Qu'entends-je ?

VERTEUIL, FILS, *bas.*

Que fais-tu donc ?

BARVILLE, FILS, *bas.*

Laisse-moi, j'arrange l'affaire.

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Oui, d'une étrange façon !

Digitized by Google

RAYMOND.

Quoi! M. Verteuil?...

BARVILLE, FILS.

A l'âme trop désintéressée pour ne pas donner la préférence au plus noble sentiment, sur le désir, bien naturel à la vérité, de toucher une somme... assez considérable... je dois en convenir... mais qui, mise en balance... avec l'avantage qu'il retirera d'une liaison... qui... certainement... et à tous egards... enfin, Monsieur, qu'il ne soit plus question de ces maudits 100,000 francs, je vous le demande en grâce!... (*A part.*) Si ce n'est pas là de l'éloquence!...

RAYMOND.

A la bonne heure. A cette condition, votre père peut se présenter ici quand il voudra; nous verrons à nous entendre.

BARVILLE.

S'entendre?... Oui, j'ai toujours remarqué qu'il n'y avait que cela dans les affaires... et grâce à moi, vous voyez que rien n'est plus facile.

RAYMOND.

Je l'avoue. Ah! ça, j'espère, Monsieur, que vous voudrez bien oublier un petit mouvement de vivacité...

BARVILLE, FILS, *avec intention.*

Je vous jure que je n'ai pas pris cela pour moi.

RAYMOND.

Je me rends au-devant de Barville. (*à Barville, fils.*) Vous, Monsieur, sans rancune, en attendant votre père.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

VERTEUIL, FILS, BARVILLE, FILS, LAURE.

BARVILLE, FILS.

Eh bien! que dis-tu de mes talens comme conciliateur?

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS.

Ils sont jolis!

BARVILLE, FILS.

Comment?... une vile discussion d'intérêt sépare deux anciens amis; je n'ai qu'un mot à dire, le bon accord renaît aussitôt et tu prétendrais?...

LAURE.

Oui; mais ce long accord sera-t-il de longue durée?

VERTEUIL, FILS.

Mademoiselle a raison. Au premier mot que se diront les deux adversaires, M. Raymond ne verra-t-il pas qu'il a été joué?

BARVILLE FILS.

Qu'importe? nous aurons toujours gagné du temps, et dans notre position, voilà l'essentiel. Et puis, écoute donc, mon ami, cela t'est bien facile à dire; mais quand on se voit comme moi au moment d'être mis à la porte... A propos, je prendrai ton nom une autre fois.

VERTEUIL.

Parbleu! je te conseille de parler... le tien n'est-il pas une bonne recommandation? Et cette lettre de ton père qui, selon toi, proclamait tes brillantes qualités.

LAURE.

Laissons cela, Messieurs, et songeons plutôt à sortir d'embarras.

VERTEUIL, FILS.

Ma positon est plus critique que la sienne; car enfin, lui, dès que je lui aurais rendu son nom, tout est dit; tandis que moi...

BARVILLE, FILS.

Eh! mon ami, c'est ce qui te trompe, et je redoute encore plus les explications que toi-même. Le pis qui puisse t'arriver, c'est d'être mis à la porte, et de te voir forcé de renoncer à la main de Mademoiselle....

VERTEUIL, FILS.

Quel plus grand malheur pourrais-tu donc avoir à redouter?

BARVILLE, FILS.

Quel plus grand malheur, dis-tu?... Ah! Alfred!...

VERTEUIL, FILS.

Explique-toi... tu me fais trembler!

Digitized by Google

BARVILLE, FILS.

Je ne sais si je dois devant Mademoiselle...

LAURE.

Parlez, Monsieur.

VERTEUIL, FILS.

Ce malheur, c'est...

BARVILLE, FILS.

D'avoir deux femmes à la fois.

VERTEUIL, FILS.

Comment? serais-tu?...

BARVILLE, FILS.

Marié, oui, mon ami, à l'insçu de mon père.

LAURE.

Quel bonheur!

BARVILLE, FILS.

Vous trouvez, Mademoiselle?

VERTEUIL, FILS.

En ce cas, tu ne saurais épouser Laure?

BARVILLE, FILS.

Mais... qu'en dis-tu?

VERTEUIL, FILS, *lui sautant au cou.*

Ah! mon ami! que je t'embrasse!

BARVILLE, FILS.

Doucement! prends donc garde! tu vas m'étouffer! quel diable! c'est tout ce que tu pourrais faire si tu me croyais encore ton rival.

VERTEUIL, FILS

Mais comment se fait-il donc?...

BARVILLE, FILS.

Il y a deux ans, mon père dût faire un voyage aux Colonies; il m'avait laissé une procuration pour régir ses affaires, et un consentement en blanc pour me marier, si l'occasion s'en présentait. Le voyage n'eut pas lieu, la procuration devint inutile; mais le consentement...

VERTEUIL, FILS.

Ne le fut pas, et tu en as profité...

BARVILLE, FILS.

Pour contracter une union à laquelle je craignais que mon respectable père n'apportât des obstacles. D'après cela, tu vois que si tu as des motifs pour craindre la présence

Digitized by Google

de l'auteur de tes jours, moi, je n'en ai pas moins de voir approcher le moment des aveux ! Mais j'entends du bruit... quelqu'un vient... je ne me trompe pas... C'est la voix de mon père!...

VERTEUIL, FILS.

De ton père?... adieu, je me sauve et je laisse entre tes mains le soin de mon bonheur.

(*Il sort précipitamment à gauche.*)

BARVILLE, FILS.

Alfred! Alfred!... il est charmant avec son bonheur!... il commence par se sauver, et puis, tire-toi de là comme tu pourras! (*A Laure.*) Allons, Mademoiselle, de la franchise. Dites d'abord que vous ne pouvez pas me souffrir; le reste viendra dans son temps.

SCENE X.

BARVILLE, FILS, BARVILLE, PÈRE, LAURE.

BARVILLE, PÈRE.

Enfin, je te trouve, et en charmante compagnie.... Mademoiselle, je vous salue. Parbleu ! c'est jouer de malheur ! fatigué de rouler dans ma chaise, je me fais descendre au bout du parc, et quand j'arrive, j'apprends que votre père est allé au devant de moi, du côté de l'avenue... N'importe, je dois m'en consoler, puisque j'ai l'avantage de faire, quelques instans plus tôt, connaissance avec vous.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur!

BARVILLE, P.

Il faut l'avouer, je m'attendais à trouver une jolie personne; mais vos grâces, votre beauté, surpassent de beaucoup l'idée que je m'en faisais. (*A son fils.*) Heureux coquin!... tu dois être bien joyeux en songeant que tant de charmes te sont destinés.

BARVILLE, FILS, *tristement.*

Ah! mon père!...

Digitized by Google

BARVILLE, P.

Eh ! bon Dieu ! que veut dire ce ton ?

BARVILLE, FILS.

Interrogez Mademoiselle, elle vous dira...

BARVILLE, P.

Mademoiselle ?...

LAURE, *tristement.*

Hélas ! Monsieur...

BARVILLE, P.

Et vous aussi ?... Ah ! ça, que signifie ce concert d'exclamations ? est-ce que mon fils ?...

LAURE.

Votre fils, Monsieur, réunit toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur d'une femme... mais...

BARVILLE, P.

Mais !... mais ! quoi ?...

LAURE.

Interrogez Monsieur, il vous dira...

BARVILLE, P.

Eh ! que me dira-t-il ?

BARVILLE, FILS.

Que Mademoiselle est accomplie, que tout en elle est fait pour inspirer de l'amour... mais...

BARVILLE, P.

Encore un mais... Pour Dieu, expliquez-vous plus clairement !

BARVILLE, FILS.

Eh bien ! mon père...

LAURE.

Puisqu'il le faut...

BARVILLE, FILS.

Apprenez donc...

LAURE.

Que ni l'un...

BARVILLE, FILS.

Ni l'autre...

LAURE.

Nous ne pouvons...

BARVILLE, FILS.

Nous aimer...

Digitized by Google

LAURE.

Ni nous épouser.

(*Ils sortent tous deux à droite et à gauche.*)

SCÈNE XI.

BARVILLE, PÈRE, *seul.*

J'en apprends de belles !... mais écoutez donc, Alfred ! Mademoiselle !... Ils ne m'entendent plus !... c'était bien la peine de tant se presser ! Moi qui me faisais une fête de ce mariage !... En vérité, rien n'est plus contrariant !

SCÈNE XII.

RAYMOND, BARVILLE, PÈRE.

RAYMOND.

Mon cher Barville !... tes gens que j'ai rencontrés m'ont appris ton arrivée, et j'accours pour te faire partager ma joie ; ton fils est ici.

BARVILLE, P.

Je le sais, je l'ai vu, il était avec ta fille.

RAYMOND.

C'est juste : je les ai laissés ensemble. Ces chers enfans !... Ils t'ont fait part sans doute du sentiment qu'ils éprouvent l'un pour l'autre ?

BARVILLE, P.

Hélas ! oui, mon ami ; ils viennent de me déclarer tous deux, ici, à l'instant même, qu'ils ne pouvaient se souffrir.

RAYMOND.

Hein ?... qu'est-ce que tu dis donc ?... ils s'adorent !

BARVILLE, P.

Ils s'adorent ?... d'une drôle de façon !

Digitized by Google

RAYMOND.

Encore une fois, je te dis qu'ils s'aiment, qu'ils se sont connus à Paris.

BARVILLE, P.

Je ne sais pas s'ils se sont connus à Paris ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut renoncer à nos projets de mariage.

RAYMOND.

Allons, trève de plaisanterie.

BARVILLE, P.

Je ne plaisante point.

RAYMOND.

Comment? je les quitte à l'instant.

BARVILLE, P.

Et moi aussi.

RAYMOND.

Je te soutiens qu'ils s'aiment.

BARVILLE, P.

Et moi, je soutiens le contraire... au moins à ce qu'ils m'ont dit.

RAYMOND, *riant.*

Ah! ah! ah! je devine... c'est une espièglerie qu'ils t'ont faite... Ils ont voulu voir ce que tu dirais... En mon absence, ils auront arrangé cela... Ah! ah! ah!....

BARVILLE, P.

Au fait, cela se peut. Ils avaient pourtant l'air de bonne foi... mais en y réfléchissant, Alfred est joli garçon... et puis un brun, ça manque rarement son effet auprès des femmes...

RAYMOND.

Un brun?... Un blond, tu veux dire?

BARVILLE, P.

Mon fils est brun.

RAYMOND.

Il est blond.

BARVILLE, P.

Brun.

RAYMOND.

Blond.

Digitized by Google

BARVILLE, P.

Vous allez voir que je ne connais pas mon fils!

RAYMOND.

Et vous verrez que je n'y vois pas clair!... Ton fils est si bloud, tiens, qu'un peu plus... et ma foi...

BARVILLE, P.

Laisse-moi donc tranquille!... Je te dis qu'Alfred est noir comme...

(*Il montre son chapeau.*)

RAYMOND.

Y aurait-il erreur?... Non, c'est impossible... et si je pouvais douter... cette lettre qu'il m'a remise de ta part....

BARVILLE, P.

C'est bien la mienne.

RAYMOND.

Eh bien! en ce cas...

BARVILLE, P.

Tout ce que tu voudras... mais ça ne prouve pas qu'Alfred soit blond.

RAYMOND.

Il l'est pourtant.

BARVILLE, P.

C'est un peu fort!

RAYMOND.

Parions!

BARVILLE, P.

C'est inutile, et je vais te convaincre....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Verteuil père !

RAYMOND.

Ah! ah! fort bien... je sais ce qui l'amène... qu'il vienne.

(*Le domestique sort.*)

Digitized by Google

BARVILLE, P.

Je te laisse, et vais chercher mon fils.

RAYMOND.

Je suis sûr de mon fait.

BARVILLE, P.

En vérité, il me ferait presque douter... Ah ce n'est pas possible!..... je connais mon fils peut-être... il est brun.

RAYMOND.

Il est blond.

BARVILLE, P. *sortant.*

Diable d'entêté!... il est brun!

RAYMOND.

Il est blond, te dis-je!

(*Barville, père, sort par le fond, à droite; Verteuil, père, entre par la gauche.*)

SCÈNE XIV.

VERTEUIL, PÈRE, RAYMOND.

VERTEUIL, P.

Serviteur... Il ne fallait pas moins que l'accident arrivé à mon fils, pour me décider à me présenter dans cette maison.

RAYMOND.

De quel accident voulez-vous parler?

VERTEUIL, P.

Que sais-je, moi?... une chute... son cabriolet brisé devant votre château.

RAYMOND.

Comment, aurait-il versé aussi?

VERTEUIL, P.

Au moins, c'est ce qu'un domestique est venu m'annoncer.

RAYMOND.

Ah! je comprends... Sans doute les deux amis étaient

Digitized by Google

dans la même voiture. Mais rassurez-vous, aucune suite fâcheuse.....

VERTEUIL, P. *à part.*

Qu'est donc venu me raconter ce coquin de Firmin?

RAYMOND.

Venons au fait : Votre fils m'a fait part de l'intention où vous êtes de terminer nos discussions d'intérêt.

VERTEUIL, P.

Depuis long-temps, vous le savez, c'est où tendent tous mes efforts.

RAYMOND.

Et moi, tous mes vœux.

VERTEUIL, P.

Touchez donc là... et entrons en arrangement à l'égard des 100,000 francs...

RAYMOND.

C'est inutile.

VERTEUIL, P.

Comment, inutile?

RAYMOND.

Sans doute, je souscris à tout.

VERTEUIL, P.

En vérité?... Parbleu! je suis enchanté de vous trouver aussi raisonnable; je craignais que de nouvelles difficultés...

RAYMOND.

Des difficultés?... Il faudrait être bien ridicule, du moment que vous renoncez...

VERTEUIL, P.

Je renonce... à quoi?

RAYMOND.

A vos prétentions.

VERTEUIL, P.

Moi?

RAYMOND.

Oui, vous... Du moins, si j'ai bien compris les propositions...

VERTEUIL, P.

Quelles propositions?

Digitized by Google

RAYMOND.

Les vôtres, apparemment.

VERTEUIL, P.

Je vous ai fait des propositions?

RAYMOND.

Vous, ou votre fils, n'est-ce pas la même chose?.... Vous abandonnez vos droits sur les 100,000 francs en litige.

VERTEUIL, P.

Nous sommes fort éloignés de compte, à ce qu'il paraît; car je pensais, au contraire, que vous vous disposiez à me les rembourser.

RAYMOND.

Que signifie?... Se serait-on moqué de moi, par hasard?

VERTEUIL, P.

Ma foi, j'en ai peur.

RAYMOND.

Plaît-il?

VERTEUIL, P.

Attendez... Cette voiture brisée qui amène mon fils précisément chez vous... ce prétendu arrangement, dont je n'ai aucune connaissance... quelques mots échappés au valet qui est venu me chercher... tout ceci cache quelque étourderie dont voici le nœud: Alfred aime votre fille; il veut obtenir sa main... Eh bien! consentez à ce mariage, et les 100,000 francs serviront de dot à nos enfans.

RAYMOND.

Dans tout autre cas, j'aurais pu prêter l'oreille à cet arrangement; mais aujourd'hui il devient impossible. Ma fille épouse M. Barville fils.

VERTEUIL, P.

M. Barville, fils? il est marié.

RAYMOND.

Marié!

VERTEUIL, P.

Depuis deux mois, et secrètement. Je suis même chargé, par un ami commun, d'en informer son père, et je n'attends qu'une occasion favorable.

Digitized by Google

RAYMOND.

Marié! marié! quelle horreur! se présenter dans une famille honnête, solliciter la main d'une jeune personne bien née, lorsque déjà... c'est un abus de confiance abominable, et je prétends en avoir raison sur l'heure. Justement le voici.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, VERTEUIL, FILS.

RAYMOND, *furieux.*

Arrivez ici, Monsieur.

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Mon père!

VERTEUIL, P.

Alfred!

RAYMOND.

C'est donc ainsi, jeune homme, que vous vous jouez de ma crédulité?

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Allons, il sait qui je suis. (*Haut.*) Monsieur, puisque vous êtes instruit, je ne chercherai pas à prolonger votre erreur. Ma conduite est bien coupable, je le sens.

RAYMOND, *à lui-même.*

Je crois bien; marié!

VERTEUIL, FILS.

Mais il ne faut l'attribuer qu'à l'amour qu'a su m'inspirer votre charmante fille.

RAYMOND.

Et voilà justement, Monsieur, ce qui vous rend encore plus coupable à mes yeux. Abuser, tromper une jeune fille sans expérience!

VERTEUIL, FILS.

Je ne mérite point ce reproche, Monsieur, mademoiselle Laure connaît la vérité.

RAYMOND.

Comment, ma fille est instruite?... et elle a pu prêter les mains à vos belles intentions?

Digitized by Google

VERTEUIL, FILS.

Oui, Monsieur.

RAYMOND.

Je n'y conçois rien.

VERTEUIL, P.

Ni moi non plus.

RAYMOND.

Mais enfin, Monsieur, quel était donc votre but?

VERTEUIL, FILS.

D'obtenir votre consentement, et de devenir l'époux de la charmante Laure.

RAYMOND.

Son époux!... J'admire l'audace d'un pareil aveu!... Eh! quoi, malheureux!... au mépris de toutes les lois sociales... sans égard pour la femme avec laquelle vous vous êtes engagé déjà par le plus saint des nœuds...

VERTEUIL, FILS.

Que voulez-vous dire?

VERTEUIL, P., *à part.*

Il perd la tête!...

RAYMOND.

Ne venez-vous pas de convenir que vous étiez déjà marié?

VERTEUIL, FILS.

Marié, moi?

VERTEUIL, P.

Vous êtes dans l'erreur, mon cher Monsieur.

RAYMOND.

Dans l'erreur?

VERTEUIL, P.

Sans doute.

RAYMOND.

Qu'êtes-vous donc venu me dire?

VERTEUIL, P.

Je vous ai parlé de M. Barville, fils.

RAYMOND.

Eh bien?

Digitized by Google

VERTEUIL, P.

Eh bien?

VERTEUIL, FILS, *à part.*

Ah! je commence à comprendre...

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BARVILLE, PÈRE, BARVILLE, FILS, LAURE.

BARVILLE, P., *à son fils.*

Avance! avance!... (*A Raymond.*) Eh bien! soutiendras-tu encore que mon fils est blond?

RAYMOND, *sans regarder.*

Plût au ciel qu'il fût brun!

BARVILLE, P.

Il n'en démordra pas!

RAYMOND.

Et que ses sentimens fussent ceux d'un honnête homme!

BARVILLE, P.

Qu'est-ce à dire?

RAYMOND.

Que ton fils est un mauvais sujet, un suborneur qui s'est introduit chez moi pour séduire ma fille.

BARVILLE, FILS, *s'oubliant.*

Un suborneur, moi?... Doucement, Monsieur!... apprenez que je ne suis point d'humeur à souffrir une insulte.

RAYMOND.

Eh! Monsieur, qui songe à vous insulter?

BARVILLE, P.

Parbleu! c'est toi-même, puisque tu parles à mon fils.

RAYMOND.

Lui, ton fils? allons donc!...

Digitized by Google

BARVILLE, P.

Vous verrez encore qu'il me soutiendra... quand je te dis...

RAYMOND.

Mais alors...

LAURE.

Mon père, il est temps enfin de mettre un terme à une suite de qui-proquos auxquels un échange de nom a seul donné lieu.

VERTEUIL, FILS.

Oui, Monsieur, je rends à mon ami un titre qui m'avait servi à m'introduire chez vous, et je redeviens Verteuil, fils.

RAYMOND.

Verteuil?... (*Montrant Barville, fils.*) Ah! ça, c'est donc lui qui est marié?

BARVILLE, P.

Mon fils, marié?... Tu ne sais ce que tu dis, mon cher Raymond.

RAYMOND, *impatienté.*

Ah! ça, entendez-vous donc, voyons!...

VERTEUIL, P.

Mais rien n'est plus facile : oui, M. Alfred Barville est marié.

BARVILLE, P.

Quoi! sans mon consentement?

BARVILLE, FILS.

Pardonnez-moi, mon père, avec votre consentement; mais sans votre permission.

BARVILLE, P.

Ah! je comprends, Monsieur!... nous reparlerons de cela dans un autre moment.

RAYMOND.

Grâce au ciel! je commence à m'y reconnaître; ça n'a pas été sans peine.

VERTEUIL, P.

Eh bien! puisque nos enfans s'aimeut, refuserons-nous

Digitized by Google

de mettre un terme à nos discussions en faisant leur bonheur?

RAYMOND.

Qu'en dis-tu, Laure?

LAURE.

Je n'aime pas les procès, mon père.

BARVILLE, P.

C'est égal, j'avais raison de dire que mon fils était brun.

RAYMOND.

Brun ou blond, peu importe, si tout le monde est content.

VAUDEVILLE FINAL.

CHŒUR.

Plus de procès! un heureux mariage
Est, aujourd'hui, la suite d'une erreur.
Rappelons-nous le précepte du sage :
Ne disputons jamais sur la couleur.

AIR *du Vaudeville des Scythes.*

RAYMOND.

A cinquante ans, chez nous, femme coquette
Peut plaire encore et tromper plus d'un fat;
Regardez-la, sortant de sa toilette,
Aux yeux surpris, un charmant incarnat
De sa blancheur vient relever l'éclat.
Mais, voulez-vous de la Ninon nouvelle
Apprécier au juste la fraîcheur?...
Approchez-vous doucement de la belle,
Soufflez un peu... vous changez la couleur. } (*bis.*)
En soufflant, vous changez la couleur.

BARVILLE, PÈRE.

Un mien cousin, depuis trente ans en place,
S'est vu l'objet de constantes faveurs;
Le croiriez-vous? le vent de la disgrâce,
Jamais sur lui n'a soufflé ses rigueurs! (*bis.*)
Mais, dira-t-on, son talent, son génie,
L'ont soutenu dans ce rare bonheur...
Non, mon cousin n'a su, toute sa vie,
Que bien manger... et changer de couleur. } (*bis.*)
Bien manger et changer de couleur.

Digitized by Google

BARVILLE, FILS.

Florval s'est plaint long-temps du mariage;
Sans être père, il ne peut être heureux.
Enfin sa femme, au retour d'un voyage,
Lui donne un fils... mais, ô spectacle affreux!...
Un enfant noir, hélas! frappe ses yeux!
Dans sa fureur, il maudit la lumière;
Quand sa moitié lui dit avec candeur :
« Eh! mon ami, pourquoi cette colère?
» C'est notre fils, qu'importe la couleur? » } (*bis.*)
C'est ton fils, qu'importe la couleur?

LAURE, *au Public.*

Les deux Auteurs, dont je plaide la cause,
Sont partagés d'opinions ce soir;
Rempli d'espoir, celui-ci voit en rose;
Rempli d'effroi, celui-là voit en noir;
Lequel a tort? je ne puis le savoir.
Puisque c'est vous qui tenez la balance;
De l'un, Messieurs, écartant la frayeur,
Réalisez de l'autre l'espérance,
Ralliez-les sous la bonne couleur. } (*bis.*)
Prononcez pour la bonne couleur.

CHŒUR.

Plus de procès! un heureux mariage
Est, aujourd'hui, la suite d'une erreur.
Rappelons-nous le précepte du sage :
Ne disputons jamais sur la couleur.

FIN.

Digitized by Google